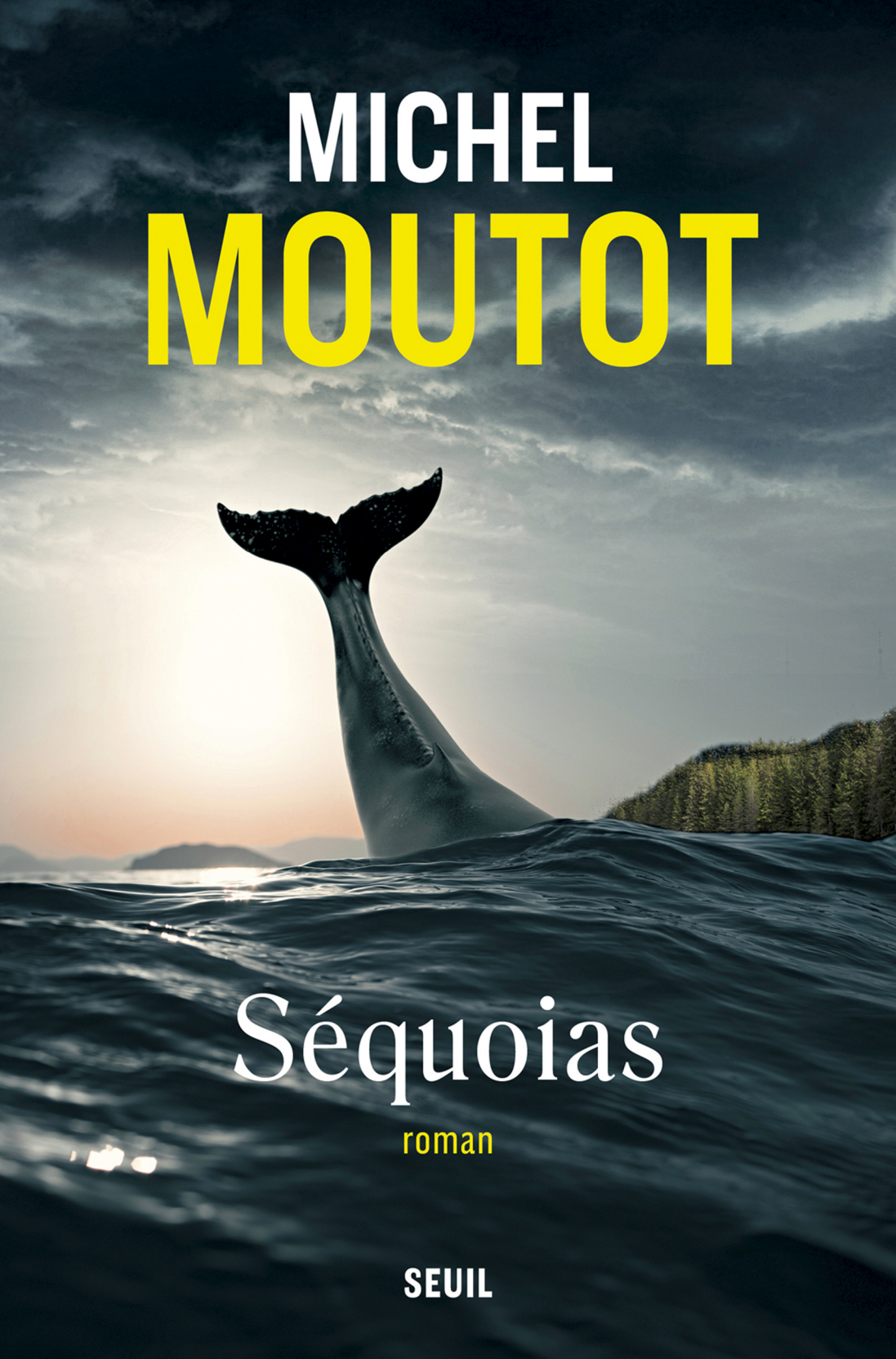




MICHEL
MOUTOT

Séquoias

roman

SEUIL

SÉQUOIAS

Du même auteur

Aventurier des glaces
(avec Nicolas Dubreuil)
La Martinière, 2012
et « Points », n° P3358

Ciel d'acier
Arléa, 2015
et « Points », n° P4317

MICHEL MOUTOT

SÉQUOIAS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour la citation en exergue :

Herman Melville, *Moby Dick*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Giono, Lucien Jacques et Joan Smith. © Éditions Gallimard, 1941, 1996.

ISBN 978-2-02-138510-6

© Éditions du Seuil, avril 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sophie, avec mon amour et ma gratitude.

À ma mère, pour « Les Raisins de la colère ».

N'empêche que les deux tiers de ce globe terraqué appartiennent aux Nantuckais. Car la mer est à eux. Ils la possèdent comme les empereurs possèdent les empires.

Herman Melville, *Moby Dick*.

*You know, this is no gold fever.
This is freedom fever.*

Glen LeBaron
Nome, Alaska.
Mai 2013.

*À bord du navire baleinier américain Connecticut,
au large du Brésil*

6 octobre 1832

– Allez me chercher le petit Fleming, on va voir ce qu’il a dans le ventre.

Le capitaine Charles Tandy pose la hache avec laquelle il a découpé, en huit coups ajustés, une ouverture carrée dans le crâne du cachalot, devant l’évent. La tête de l’animal, sanglante, gluante, énorme, six mètres sur trois, a été sciée et hissée sur le pont par une douzaine d’hommes et trois palans. Le corps reste arrimé au flanc du navire par des chaînes passées autour des nageoires, entouré de plateformes de bois suspendues aux bastin-gages, qui permettent aux hommes de circuler pour découper la carcasse. Percée de coups de lance mortels, deux harpons y sont encore accrochés.

Dès la mise à mort, loin du baleinier, une meute de requins, ces loups des mers, s’est jetée sur le cadavre, l’a suivi jusqu’au bateau, s’est régalée du festin. Un squalo approche trop près, il est repoussé à coups de perche sur le museau. Les plus gros sont harponnés. Blessés, ils deviennent des proies pour les autres qui oublient, un temps, la chair du mammifère et les dévorent dans un bouillonnement d’aïlerons, de nageoires et de sang.

Sur le pont, pendant que deux marins scient la mâchoire inférieure et ses précieuses dents en ivoire, les hommes s’affairent pour récupérer le spermaceti. La cavité crânienne des gros cachalots peut contenir trois tonnes, vingt-trois barils, de cette substance blanchâtre, douce et onctueuse, qui n’est pas la semence de l’animal mais lui a valu en anglais, par erreur, le nom de « *sperm whale* ».

– Il est où, ce petit crétin ? Trouvez-le vite, n’attendons pas que ça se solidifie... Ah, le voilà. Fleming, c’est ton premier cachalot. Tu as la taille pour te glisser dans ce trou. Passe ce bout autour de ta poitrine, descends là-dedans avec ces deux seaux. Tu les remplis et les lèves bien haut au-dessus de ta tête. Et tâche de ne rien renverser !

Mercator Fleming vient d’avoir douze ans. Son père, le capitaine baleinier Stewart Fleming, a décidé qu’il savait lire, écrire, compter et devait commencer son éducation de futur officier. Pour ça, quel meilleur embarquement que le *Connecticut* ? Le capitaine Tandy est son partenaire commercial, tueur de baleines hors pair, meneur d’hommes, dur en affaires, richissime, exigeant...

Parfois trop, dit-on sur le port de Nantucket, mais ça endurecira ce garçon frêle et taciturne qui a un peu trop pleuré la mort de sa mère, emportée par la variole l’an dernier. La chasse aux monstres des profondeurs n’est pas affaire de pleurnichards. Tu pars enfant, tu reviendras homme dans un an ou deux, Mercator. Tu vas voir le monde, te mesurer à l’océan, aux cachalots, apprendre les secrets de la grande chasse, gagner le respect de l’équipage. Serre les dents, et ne me fais pas honte.

Les marins entourent la tête percée, ricanent, poussent dans le dos le jeune garçon. Le quartier-maître noue un cordage sous ses aisselles, le second l’encourage d’une tape sur les fesses.

– Tiens, prends ça entre tes dents, dit le cuisinier en lui tendant un bouquet de sauge et de cannelle. Ça pue comme le cul du diable, là-dedans.

Les barriques vides attendent le spermaceti. Sous le soleil du Brésil, la bête a commencé à se décomposer. Les odeurs de putréfaction, de sang séché, de glaires fétides se mêlent. Celle qui monte de la gueule et de la cavité ouverte dans le crâne soulève le cœur.

Soudain, le capitaine attrape Mercator par les mollets, le retourne comme un pantin et, tête la première, le plonge dans l’orifice. L’adolescent écarte les bras, on lui tape dessus. Il hurle, disparaît dans le trou, avalé par le liquide tiède et visqueux, d’où montent de grosses bulles. Rires de l’équipage, qui saluent un rite de passage pour les mousses sur les baleiniers américains. Crachant, toussant, pleurant,

Mercator émerge, tente de se retenir à quelque chose, glisse sur les parois aux membranes luisantes, boit la tasse, remonte.

– Hé ! morveux, c'est pas un bain ! Attrape ces seaux et gagne ton salaire.

Le premier baquet de bois tombe à côté de lui, le second sur sa tête, les quolibets redoublent. Il s'essuie les yeux, renifle, cale ses pieds sur ce qui ressemble à un morceau d'os, saisit un seau. Il le remplit à moitié de spermaceti, le hisse sur son épaule et le tend. Une main l'empoigne.

– Pleins à ras bord, les seaux, Fleming ! Faut faire vite. Plus on attend, plus il se fige.

Le deuxième est tellement lourd qu'il lui déborde sur le crâne, l'aveugle, lui fait perdre l'équilibre, nouveau plongeon. En remontant il s'accroche à quelque chose : une poche souple, comme une glande, qui crève et libère une matière noire et visqueuse, odeur nauséabonde. Mercator se relève, tend un nouveau seau. Pas pleurer, pas pleurer. Oh mon Dieu, cette odeur... Il évite le baquet vide qu'on lui jette, commence à remplir le suivant quand son estomac se tord. La nausée monte, il lâche tout, serre les poings, ferme les yeux... Rien à faire. Juste sous l'orifice, il vomit.

– Putain, ce morveux dégueule ! Sortez-le de là avant qu'il nous pourrisse tout. Mais c'est pas vrai. Qui m'a foutu un mousse pareil ? Sortez-le, je vous dis !

Deux hommes tirent sur le bout. Mercator est soulevé en l'air, tapé à coups de perche, insulté, jeté comme un sac contre le bastingage, entre un tonneau vide et un cordage roulé.

– Tu restes là. Bouge pas. Je m'occuperai de toi quand on aura fini. Interdiction de lui donner à boire, de lui parler. Quand je vais raconter ça à son père...

Le garçon se roule en boule, l'estomac noué, les yeux au sol. Plus pleurer.

Quatre coups de hache agrandissent le trou, un jeune marin se glisse dans le crâne, récupère les seaux. Deux heures pour vider la cavité, seize tonneaux de spermaceti, belle prise.

– Bon, allumez les fourneaux, commencez à découper. Il faut sortir le reste de l'eau avant que les requins ne nous bouffent tout.

Flanquez ce freluquet dans un baril d'eau salée et amenez-le-moi au pied du grand mât. Je vais lui apprendre à gâcher la meilleure part d'un cachalot...

Avec des scies, des haches, des barres de fer, une dizaine d'hommes dépècent la tête de l'animal. Ils crèvent les yeux, raclent les joues, coupent la chair, piochent la graisse, crient, jurent, chantent, cassent à coups de masse les os de la bête. Pataugent dans le sang.

Quatre marins allument, avec des fagots et des morceaux de lard de baleine rance gardés en réserve, les feux dans les deux fours de brique qui trônent au centre du pont, surmontés d'énormes chaudrons de cuivre et de cheminées de tôle.

L'équipage se rassemble. Le quartier-maître a posé sa grosse patte sur la tête de Mercator, trempé, tremblant, les cheveux collés de spermaceti.

– Attachez-le au mât. Remontez sa chemise.

Les bras de l'enfant sont trop courts, il faut un morceau de cordage supplémentaire pour lui lier les mains. Le capitaine enlève sa ceinture. Sur d'autres navires, c'est le chef d'équipage ou un officier qui inflige les punitions. Sur le *Connecticut*, Charles Tandy s'en charge. Un coup, deux coups, trois, de plus en plus forts. Le sang perle sur le dos de l'adolescent. Il a réussi à retenir le premier cri, pas les suivants. Il hurle, pleure, supplie. Quatre, cinq, juste au-dessus des fesses. L'officier lève le bras dans un grognement quand le second touche son épaule. Capitaine... Pas de sixième coup.

– Le crâne du prochain cachalot, tu le videras à la paille s'il le faut, Fleming. Compris ? Ça, un baleinier ? Un chasseur de Nan-tucket ? Un marin ? Faites-moi rire.

Le commis détache Mercator, couvre son dos d'un linge.

– Viens, petit, descendons à la cuisine. Il faut de l'eau douce.

Dans le sang, la graisse, les sucs, les humeurs visqueuses et les morceaux de peau gris-bleu, les hommes terminent de découper la tête de l'animal. La mâchoire inférieure avec ses quarante-six dents d'ivoire est mise de côté.

La nuit tropicale tombe sur le navire quand les feux sont assez vifs sous les chaudrons pour y jeter les morceaux de graisse. Mitrons d'enfer, deux marins perchés sur des estrades, dans les nuées grasses,

vapeurs de carnage, escarbilles brûlantes, manient à deux mains des cuillères géantes, touillent les quartiers de cachalot qui grésillent et commencent à fondre. La lueur orange illumine le pont, teinte les voiles et les visages, enveloppe le bateau d'un halo doré. L'huile chaude coule dans des tuyaux de cuivre vers les tonneaux alignés sous les fours. L'odeur de graisse cuite, de sang chaud et de chairs calcinées prend à la gorge.

– Allez, plus vite ! crie le capitaine. Terminez-moi cette tête. Monsieur Johnson, monsieur Suza, attachez le crâne à un palan, foutez-le par-dessus bord. Il faut faire de la place pour les couvertures. Allumez les lampes, les torches, ils ne voient plus rien en dessous. Il y a trop de requins, dans ces eaux. On continue, ou il ne restera que la carcasse demain matin. Équipe de nuit !

Sur les plateformes de bois suspendues au-dessus des flots, avec leurs lames aiguisées comme des rasoirs au bout de perches, le second et un marin à la carrure d'ours découpent sur la bête, comme s'ils pelaient une pomme, la couche de graisse en lanières. Ils tranchent, frappent, en équilibre sur des passerelles glissantes. Toutes voiles affalées, le *Connecticut* roule et tangué. Un faux pas et c'est la chute au milieu des requins.

Quand le morceau est assez long, la « couverture », bande de peau et de graisse, est accrochée par un hameçon géant à un palan, hissée à bord. Posée sur des tables de bois, elle est débitée au hachoir. Pieds nus, dans la graisse jusqu'aux chevilles, les hommes tranchent, cognent, glissent, crient, se bousculent, jurent, font tomber des outils, remplissent des baquets.

– Allez, bande de fainéants ! Bougez-vous ! On n'a pas toute la nuit !

Près des foyers, dans une puanteur de graisse roussie, de peau calcinée, de viscères et de sueur, la chaleur cuit les visages. Les baleiniers expérimentés redoutent ces heures de découpage et de cuisson qui suivent l'excitation de la chasse. Pour les débutants, les « mains vertes », c'est une épreuve que jamais ils n'oublieront.

La course contre les requins dure toute la nuit. Couverture après couverture, le cachalot est écorché, retourné sur lui-même entre ses liens de chaîne, gratté, dépouillé de sa graisse. Les morceaux sont

jetés dans les chaudrons bouillonnants, l'huile brûlante déborde des barriques, qu'il faut remplacer toutes les heures.

Dans les lueurs de l'aube, Charles Tandy et Jay Russell, son second, observent la carcasse sur laquelle s'acharnent, dans une eau rouge, une trentaine de squales.

– Ça devrait aller, dit Russell. C'est limite, mais avec les quatre palans et tous les hommes sur le pont, on devrait pouvoir la soulever. Découpez la queue, jetez-la, on va gagner du poids.

En cette année 1832, les cours de l'huile sont au plus haut : bougies, lampes, pharmacie, lubrification des machines des débuts de la révolution industrielle, les baleiniers de Nantucket savent qu'un navire rentrant les cales pleines verra les acheteurs se bousculer sur le quai, les armateurs se frotter les mains.

Mais les tueurs de baleines cherchent aussi un trésor. Celui dont ils rêvent est étrange, enfoui dans les entrailles de certains cachalots : l'ambre gris. Cette substance est contenue dans l'intestin de certains mammifères, très rares, peut-être malades. Elle est revendue à prix d'or aux pharmaciens et à des intermédiaires sur la côte, qui en font on ne sait quoi. Certains baleiniers sont rentrés à Nantucket avec dans leurs cales des tonnes d'huile et quelques dizaines de kilos d'ambre gris, dont la valeur dépassait celle de la cargaison.

– On va tenter le coup, hisser la carcasse à bord, dit le capitaine Tandy. Si les poulies menacent de lâcher, on arrête. Je désignerai celui qui descendra dans le ventre...

L'équipage se fige. Pénétrer dans un cachalot arrimé à l'extérieur d'un navire pour y ouvrir au sabre les intestins à la recherche d'ambre est le cauchemar des *whalers*. L'an dernier, à bord d'un bateau de New Bedford, un marin a été dévoré jusqu'à la taille par un grand requin blanc, comme il ressortait du squelette et faisait signe qu'il n'avait rien trouvé.

Les chaînes sont arrimées, les crochets fixés aux vertèbres de l'animal. Tous les marins, sauf le cuistot et Mercator, sont sur le pont, bouts en main.

– À trois... Un, deux, trois. Oh ! hisse ! crie M. Manta, le quartier-maître.

Les poulies grincent, les cordages se tendent, les mâts penchent. Le *Connecticut* prend de la gîte vers le côté où pend le cachalot.

– Encore, plus fort les gars. Hisse ! Faites-moi bouger ce gros salaud.

Le navire s'incline, des grincements dans la mâture font craindre que quelque chose ne casse. Le capitaine va lever la main et ordonner l'arrêt quand, vers l'arrière, la carcasse sort de l'eau, poursuivie par les claquements de mâchoires des squales.

– Allez ! C'est bon. Hisse ! Il monte. Encore un coup, on le tient !

Un jeune requin refuse de lâcher prise et reste suspendu au cachalot sans tête, écorché, qui pend deux mètres au-dessus des flots. Un coup de perche le fait tomber.

Le bastingage a été rabattu : attrapée par de longs crochets, la carcasse est hissée à bord. Cris de joie des hommes, bras tétanisés, mains en feu.

– Bravo, les gars ! Nettoyez un peu ce merdier. Monsieur Manta, à vous de jouer. On ouvre l'estomac. Vous connaissez la règle : une pièce d'or à celui qui trouve de l'ambre.

Un coup de lance, longue et effilée comme le sabre d'un samouraï, libère les entrailles du monstre qui se répandent sur le pont dans une odeur pestilentielle. Armés de lames, de couteaux, de machettes, les marins se bousculent, s'insultent, pataugent dans les intestins, fouillent la tripaille et les excréments, ouvrent les viscères qui sont ensuite rejetés à la mer, pour le bonheur des requins et des oiseaux de mer.

L'estomac du mammifère, de la taille d'une charrette, est poussé dans un coin par quatre hommes. Sectionné, il dégage une bouffée de gaz fétide, crache des kilos de poulpes, poissons et calamars en décomposition.

– Bon, ce n'est pas encore celui-là qui nous rendra riches, dit Charles Tandy. Vous vous rendez compte que la dernière fois que j'ai trouvé de l'ambre dans un poisson, j'avais quatre poils au menton. Flanquez-moi toute cette saloperie à la mer ! Il faut terminer la cuisson et nettoyer le pont. Je crois qu'il va dépasser les quarante barils, celui-là. Pas mal, mais on doit faire mieux si vous voulez revoir Nantucket avant Noël. Il y a encore de la place dans la cale.

Toute la journée, les fourneaux chauffent et fument comme les forges de Vulcain, leur fumée noire visible à des kilomètres. *Hell on a small scale*, comme disent les hommes. Un enfer à petite échelle.

À la nuit tombée, six heures de repos sont accordées à l'équipage, à part les quatre malchanceux réquisitionnés pour finir la cuisson. Dans l'entrepont, les hommes se glissent dans les bannettes, grimpent dans les hamacs, souvent sans enlever leurs vêtements puants, gorgés d'huile, couverts de sang.

Dans sa cabine, à l'arrière, le capitaine Tandy ouvre le livre de bord, prend la plume.

Samedi 6 octobre 1834 – Atlantique Sud, au large de Recife (Brésil). Cachalot mâle. Aperçu par McNeill. Premier harponneur Lathern. Trois harpons. Mise à mort Soares. Quarante-trois barils. Pas d'ambre gris.

Le lendemain commence le nettoyage : les déchets sont jetés pardessus bord puis, avec du savon noir mélangé aux cendres encore tièdes des fourneaux, il faut frotter, gratter, laver le pont. Rinçage à grands seaux d'eau de mer. Après le découpage et la cuisson, la graisse et l'huile ont rempli le moindre interstice, souillant jusqu'aux premières vergues. Les marins récurent les outils, les cordages, les vêtements, le bastingage, les portes, les chaudrons, passent à la brosse les briques des fours, nettoient les cuivres au chiffon. Les palans descendent en fond de cale les barriques d'huile, que le charpentier arrime les unes aux autres. Pendant deux jours, alors qu'il a remis cap au sud, le *Connecticut* laisse dans son sillage une traînée d'eau savonneuse.

Les deux vigies, postées dos à dos, sont remontées au sommet du grand mât, à la recherche sur l'horizon des jets caractéristiques qui leur feront pousser le cri du baleinier : « *Thar' she blows !* Elle souffle ! »

Antone, le cuisinier du bord, a enduit de saindoux les plaies de Mercator, lui a bandé le dos.

– C'est rien, petit, ça va passer. Une peau de vache, ce capitaine. Mais le vrai danger, c'est le second, Russell. Tu ne restes jamais seul avec lui, tu m'as compris ? Jamais.

Le long de la côte brésilienne, ils sont pris dans le pire ennemi du chasseur de baleines, celui qu'il redoute plus encore que la tempête : le calme plat. Toutes voiles pendantes, le navire est encalminé sur une mer d'huile. Pas un cétacé en vue. Le bâtiment a été récuré des mâts aux soutes, les cordages ont été enroulés, les harpons aiguisés et rangés.

Les hommes jouent aux dés, pêchent, tendent des filets pour capturer des poissons volants. Les dents du cachalot ont été vendues aux marins. Avec des aiguilles et des lames effilées, outils de poupées dans leurs mains de brutes, ils gravent sur l'ivoire des dessins ensuite teints à l'encre. Les thèmes sont toujours les mêmes : navires, baleines, scènes de chasse, naufrages, paysages de Nantucket, portraits de leurs femmes et enfants. De retour au port, certains matelots renommés dans l'art délicat du *scrimshaw* vendent leurs œuvres à bon prix aux notables de l'île ou de Boston.

La chaleur est accablante. L'équipage dort sur le pont pour échapper à l'étouffoir des couchettes. Au milieu de la nuit, Mercator sort de son hamac pour aller boire au tonneau d'eau douce, au pied du mât de misaine. Il soulève le couvercle : vide.

À pas de loup, il descend dans l'entrepont, vers la cambuse.

Au moment où il passe devant la cabine de Jay Russell, la porte s'ouvre. Le second l'aperçoit. Le jeune garçon fait demi-tour, trop tard. Une main se plaque sur sa bouche. Il est entraîné à l'intérieur, jeté sur la couchette. La porte se referme. Il tente de mordre la main qui l'étouffe, un coup de poing sur la tête l'étourdit. Avant de s'évanouir, de peur et de douleur, il sent une main baisser son pantalon.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2018. N°138507 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE